



crédit : Sébastien Gairaud

Qui a tué mon père ?

d'après le roman d'Edouard Louis
Julien Rombaux

Théâtre de la Vie

15 > 26
février

Synopsis

« L’histoire de ta souffrance porte des noms. L’histoire de ta vie est l’histoire de ces personnes qui se sont succédé pour t’abattre. L’histoire de ton corps est l’histoire de ces noms qui se sont succédé pour le détruire. »

Le texte est un monologue d’un fils destiné à son père. L’histoire d’un jeune homme qui revient chez lui après des années d’absence et retrouve son père détruit par les années de travail à l’usine. Le fils interroge la relation intime qui le lie à son père à la lumière de l’histoire politique.

Il questionne leurs liens, les mécanismes sociaux qui ont fait de son enfance une blessure, avant de réfléchir aux conditions de travail qui détruisent les corps de milliers d’ouvriers. Il décrit la violence sociale de Sarkozy à Macron qui, depuis des années, méprisent les classes populaires et les étouffent chaque jour un peu plus.

Nous voulons mettre des mots sur cette violence sociale. Pour en finir avec la honte. Monter sur un plateau de théâtre, c’est en finir avec l’illégitimité. C’est prendre la parole avec la nécessité du crève-la-faim, c’est pouvoir être enfin entendu. Il faut faire entendre Édouard Louis quand on sait à quel point la politique actuelle nous méprise, en utilisant des termes comme « fainéant », en faisant culpabiliser les chômeurs, en faisant en sorte que les pauvres soient toujours plus pauvres et les riches toujours plus riches. Alors le temps de la honte doit cesser : il doit laisser place à la colère.



crédit : Pierre-Yves Jortay

Distribution

Metteur en scène

Julien Rombaix

Collaboratrice artistique

Gwendoline Gauthier

Jeu

Philippe Grand'Henry
Adrien Drumel

Compositeur et musicien

Camille-Alban Spreng

Scénographe

Boris Dambly

Peinture

Eugénie Obolensky

Costumière

Britt Angé

Créatrice lumière

Émily Brassier

Régisseur plateau

Peter Flodrops

Régisseuse lumière, vidéo, son

Candice Hansel

Photographie

Pierre-Yves Jortay

Diffusion

La Charge du Rhinocéros

Production

Maison de la culture de Tournai/maison
de création

Coproduction

Mars – Mons arts de la scène
L'ANCRE – Théâtre Royal
Théâtre de la Vie

Soutiens

Fédération Wallonie-Bruxelles, Service
du Théâtre (CAPT)
Centre Culturel Jacques Franck
Studio Quai 41
Centre Rosocha à Bruxelles
Centre Culturel de Nivelles

Accueil en création scénographie

Le Vaisseau

intention

Comme Édouard Louis, j'ai grandi dans un petit village. Autour de moi, c'étaient les champs, les batailles de bouse de vaches, les cabanes que nous construisions dans les arbres, les parties de football, les journaux de classe remplis de notes rouges. J'ai, moi aussi, grandi dans un milieu où nous n'avions pas le temps ou le loisir de nous cultiver. La génération de mes parents n'a pas eu la possibilité réelle d'étudier, poussée par la pression sociale qui leur disait de trouver un boulot, de gagner leurs vies. Mes parents se sont sacrifiés et ont mis leurs rêves de côté. Aujourd'hui, ils endurent péniblement les derniers jours d'un travail qu'ils n'ont jamais aimé pour un salaire qui n'a que très peu évolué.

Dans ma ville, les traditions locales sont très importantes. Je ne me reconnais pas dans ce milieu d'hommes prônant la virilité et la masculinité et mes parents ne comprennent pas comment je peux vivre loin de leur quotidien. C'est pourtant grâce à eux, à leurs petits moyens, leur volonté et leurs choix que j'ai pu poursuivre mes études et faire ce que je voulais de ma vie. Dans un sens, ils ont aidé à financer le gouffre qui s'est construit entre eux et moi et qui se creuse de jour en jour. Aujourd'hui, nous ne parlons plus le même langage, n'avons plus les mêmes passions, les mêmes idées politiques. Nous avons du mal à nous comprendre. Quand je retourne à la maison, je vois mon père qui a souffert de ces conditions de travail, je vois ma mère honteuse de n'avoir aucune culture, gênée lorsque je lui parle de mes passions. Je les vois désarmés et complexés. Et pourtant, pour avoir réussi à rester dignes dans l'adversité, pour avoir résisté face à l'oppression qui jamais ne les a ménagés, ils sont bien plus forts que je ne le serai jamais. Pour ça je les admire. Réellement et sincèrement. Pour leur abnégation, leur courage et leur amour imparfait mais intense.

Je passe par la fiction pour dire à mon père ce que je n'aurai jamais le courage de dire et pour faire des choses que je ne me sens pas capable de faire. Lui dire les déceptions, les agacements mais aussi lui dire que je l'aime, pouvoir le prendre dans mes bras, pouvoir – enfin – l'accepter comme il est et non comme j'ai longtemps voulu qu'il soit. Je ne sais ce qui me retient, une pudeur ridicule, la peur de ne pas être à la hauteur mais je sais que jamais je n'oserai lui dire ce que je pense de lui, que jamais je ne pourrai lui parler du fond de mon cœur. Peut-être parce que chez moi ces mots-là ne se disent pas, parce que les affections ne se montrent pas. J'ai peur qu'un jour il parte sans que je n'aie eu le courage de lui parler, sans que je n'aie pu lui expliquer ce qui m'anime et m'émeut. Si ce jour devait arriver, je sais que je m'en voudrais énormément. Mais je sais qu'au moins, je serai passé par les mots d'un autre, par le théâtre et le jeu, pour lui dire certaines de ces choses. Je veux rendre hommage à mon père et aux classes populaires.

Julien Rombaix

texte

Le texte est fragmenté, il saisit des moments, des souvenirs joyeux ou tristes, mélancoliques, doux, amers, qui ne sont pas chronologiques mais qui forment ensemble une histoire du père et de son fils, une histoire de leur relation. Ces lambeaux de souvenirs reflètent la conscience d'un homme qui se souvient, qui voit défiler devant lui le film de son enfance. Ces fragments racontent une déchirure : le fils se confronte à une violence qui laisse fragile et sa mémoire semble éclatée par les fracas du temps et de l'histoire. Entre les lignes et les souvenirs, c'est au spectateur de reconstituer la relation, d'imaginer le père et le fils qu'ils ont pu être. Le spectateur se doit donc d'être actif et construire sa propre histoire. La volonté est de laisser de la place à l'imagination et au fantasme.



crédit : Pierre-Yves Jortay

espace

Une grisaille ambiante, des garages, du béton et des gravats. La scénographie s'inspire des paysages urbains du nord de la France ou les banlieues abandonnées du bassin sidérurgique belge. Les garages rappellent l'endroit où le père se retire pour être seul et bricoler, réparer, réfléchir, se couper du monde, tout autant que le lieu où les jeunes se retrouvent ensemble pour zoner, fumer et boire. La solitude et le collectif tout à la fois. Tout autour, nous sommes plongés dans l'univers d'une usine désaffectée, d'un lieu abîmé, qui a souffert lui aussi et qui évoque des villes dans lesquelles tant d'hommes se sont détruit la santé. Durant le spectacle, quelques événements sonores ou scénographiques suggèrent le danger d'un lieu comme une usine. Celle-là même où le père s'est blessé pour toujours. Au sol se trouvent des gravats, de la poussière, c'est sale. On peut lire dans le délabrement du lieu l'état émotionnel des deux hommes. L'atmosphère est froide et silencieuse sauf peut-être un bruit de fond, quelque chose de sourd qui installe un climat désagréable.

jeu

L'histoire se raconte à travers les corps, les voix, les pulsations des comédiens. Une importance particulière est donnée au rythme des mots, à la musicalité de la parole, à comment on peut faire rebondir une phrase, lui donner une cadence. Le début du texte est hésitant, mais une fois commencé, il y a quelque chose d'inéluctable, comme une machine infernale lancée à toute vitesse. Parfois le temps se suspend, la tornade s'arrête pour observer les ravages qu'elle laisse sur son passage. Le jeu est viscéral : une parole se libère après des années de silence et ce sont les tripes qui parlent.

L'Equipe artistique

JULIEN ROMBAUX

Metteur en scène

Julien étudie au Conservatoire de Liège - ESACT où il travaille avec Isabelle Gyselinx, Raven Ruëll ou Fabrice Murgia. Sitôt sorti, il assiste Pietro Varasso sur *Ethnodrame*, Isabelle Gyselinx sur *Love me or Kill me* (projet réalisé d'après les pièces de Sarah Kane) et fait deux ateliers avec Joël Pommerat, à Liège en 2015 et à Lyon en 2016. Comme comédien, il joue dans *Que reste-t-il des vivants?* (Théâtre de la Vie) de Laurent Plumhans, dans *L'incroyable et romantique histoire de Machin et Machine* (co-mis en scène avec Eline Schumacher), dans *Pattern* (Maison de la culture de Tournai, Théâtre Océan Nord) d'Émilie Maréchal et Camille Meynard ainsi que dans *Le petit chaperon rouge* de Sofia Betz. Il met en scène *Love&Money* (Théâtre de Poche, 2018) et *Qui a tué mon père* (Maison de la culture de Tournai, 2022). Il est également membre du podcast *Transmission-le podcast* (émission sur le cinéma) et enseigne depuis 2021 aux cours Florent de Bruxelles.

GWENDOLINE GAUTHIER

Collaboratrice artistique

Depuis sa sortie du Conservatoire de Liège - ESACT en 2014, elle travaille avec différents metteurs en scène, notamment avec Philippe Sireuil dans *Des mondes meilleurs* (Théâtre des Martyrs) et *Mademoiselle Agnès* (Théâtre des Martyrs, 2021), avec Christophe Sermet dans *Les enfants du soleil* (nommée jeune espoir féminin aux Prix de la Critique et dans *Les Borkmann*, Clément Thirion dans *Mouton noir* (Théâtre de Liège), Julien Rombaux dans *Love&Money* (Théâtre de Poche) et *Qui a tué mon père* (Maison de la culture de Tournai), Axel Cornil dans *Ravachol*, et avec Georges Lini dans *Iphigénie à Splott* (Théâtre de Poche, 2021) un monologue de Gary Owe. Avec Sarah Hebborn, elle écrit, crée et joue dans le spectacle jeune public *Au Pied des Montagnes* (Balsamine).

BRITT ANGÉ

Costumière

Diplômée de l'ENSAF La Cambre en tant que styliste, Britt a vingt ans d'expérience dans ce domaine pour le cinéma, le théâtre, la danse et la publicité. Elle travaille avec des artistes de renom tels que Stromae, Frieke Janssen, TG Stan, Anton Lachky, mais aussi sur des plateaux plus petits et plus intimes avec des photographes et des collectifs. Ses tâches sont souvent diverses, de la conception l'assistance en passant par l'organisation sur le plateau. Sa passion réside principalement dans la dissection des personnages pour rendre les costumes aussi authentiques que possible et les faire correspondre à l'idée du chorégraphe ou du réalisateur. Les différents styles (contemporain, conceptuel, historique, rétro...) ne lui sont pas inconnus et son approche est toujours différente : combiner des costumes existants ou les faire fabriquer.

PHILIPPE GRAND'HENRY

Jeu

Phillippe étudie l'art dramatique au Conservatoire royal de Liège - ESACT, dans la classe de Max Parfondry. Il collabore aux mises en scènes de Mathias Simons, Philippe Sireuil, Nathalie Mauger, Lorent Wanson, Jacques Delcuvelerie, Françoise Bloch (avec qui il crée un seul en scène *Tout ça du vent*), Isabelle Pousseur, Coline Struyf, Céline Orhel, Denis Lojol, Blandine Savetier, Anne-Cécile Vandalem, Armel Roussel, David Strosberg, Pauline d'Ollone, Julien Rombaux. Au cinéma il joue dans *Les convoyeurs attendent* réalisé par Benoît Mariage. Il collabore à plusieurs créations d'Olivier Smolders ainsi qu'à *La très mauvaise lune* de Xavier Seron et Méryl Fortuna-Rossy, *Muno* et *Ultranova* de Bouli Lanners.

ADRIEN DRUMEL

Jeu

Adrien Drumel est un comédien belge né en 1988 à Saint Ghislain. Il sort du Conservatoire de Mons en 2012. Il a joué sous la direction de Christophe Sermet, Pauline d'Ollone, Frédéric Dussenne, Anne Thuot, Antoine Laubin, Peggy Thomas, Philippe Sireuil, Eline Schumacher, Axel Cornil... À la télévision, on a pu le voir dans la série La Trêve. En 2020 il est récompensé au Prix Maeterlinck de la Critique par le prix du meilleur acteur pour sa performance dans Le Roman d'Antoine Doinel. Il joue de la guitare, essaie de chanter, pratique l'escalade en montagne et en salle. Aime la vie, essaie.

CANDICE HANSEL

Régisseuse lumière, vidéo, son

Après une enfance arlonnaise, une jeunesse sportive faite de balles de tennis, de ballons de basket, de diabolos et d'acrobaties, Candice Hansel rejoint la capitale belge pour faire un Bachelier en Traduction et Interprétation à Marie Haps. Ses études lui permettent ensuite de voyager en Allemagne et en Angleterre avant d'entreprendre un Master en Arts du Spectacle à l'Université libre de Bruxelles. C'est au cours de son master qu'elle découvre sa passion pour le théâtre et décide de devenir régisseuse. Après 3 années de stage au Théâtre de Poche, elle se lance comme freelance dans la vie professionnelle.

BORIS DAMBLY

Scénographe

Boris Dambly est scénographe et artiste pluridisciplinaire. Quand il en a le temps, il enseigne un peu. Il vit et travaille à Bruxelles. Né en 1985 en Wallonie, il débute son cursus artistique en Angleterre, à l'Université d'Art et de Design de Derby puis décide de rentrer en Belgique. Après un passage à la faculté de philosophie de l'Université Libre de Bruxelles, il s'inscrit à l'École nationale des Arts visuels de la Cambre où il obtient son master en scénographie. Il a fondé la plateforme de performance RE:c grâce à laquelle il participe à différents festivals tels que Trouble en Belgique, Interakcje en Pologne, PPP en Suisse, Asiatopia en Thaïlande, Pan Asia en Corée du Sud et Do disturb au Palais de Tokyo. Il fonde ensuite le collectif Ghost Army avec lequel il intervient dans le cadre du festival Signal à Bruxelles, au théâtre de la Balsamine et au Centre Wallonie-Bruxelles de Paris. En qualité de scénographe, il a notamment collaboré avec les metteurs en scène Thibaut Wenger et Claude Schmitz.

PETER FLODROPS

Régisseur plateau

Né à Bruxelles, Peter Flodrops a goûté adolescent aux plaisirs de la régie à travers un festival familial monté dans une grange ardéchoise. N'ayant rien à faire devant les projecteurs, il s'est plutôt retrouvé derrière. Formé ensuite pendant 4 ans au Théâtre Varia, puis ayant rejoint la Compagnie Dérivation (Le Petit Chaperon Rouge, L'Odyssée et Roméo & Juliette), il tourne depuis 3 ans avec plusieurs spectacles de rue (Big Bang, Cie Compost), de théâtre conventionnel (Desperado, Cie Tristero & Enervé; Le Champs de Bataille de Jérôme Colin au Théâtre de Poche), et monte son festival (Le Rayon Vert) entre amis. Il est aussi membre actif de radio lalinière, radio libre, autonome et nomade.

L'Equipe artistique

CAMILLE-ALBAN SPRENG

Compositeur et musicien

Camille-Alban Spreng est un pianiste et compositeur vivant à Bruxelles, formé par Emil Spanyi (HEMU, Lausanne), Eric Legnini et Kris Defoort (KCB, CRB, Bruxelles). Depuis 2010, il participe et crée divers projets dans des domaines variés tels que le jazz, la musique improvisée, la performance, le théâtre. En 2015, il fonde le groupe mutiformes ODIL avec Sam Comerford, Geoffrey Fiorese, Tom Bourgeois, et Paul Berne. Leur troisième album est en préparation et sortira en 2023 avec la chanteuse belge Nina Kortekaas (Noa Lee). Camille-Alban est également leader du groupe Mobilhome avec Vitja Pauwels, Lennart Heyndels, Sam Comerford et Théo Lanau ainsi que du trio Dear Uncle Lennie dont le premier album sortira chez Yolk Records en 2022. Il est sideman dans le groupe rock Limite de Jordi Cassagne et avec la chanteuse belgo-congolaise Laryssa Kim. Camille-Alban est également actif dans le monde du théâtre et de la performance. En 2011 et 2012 on le voit dans *Ni Fleurs, Ni Couronne* et *SPA* d'Adrien Barazzone. En 2013 et 2014 à Bruxelles, il participe deux années consécutives aux *Nuits Blanches* avec Nathalie Rozanes. En 2015 et en 2016, il partage la scène avec le performeur Sébastien Corbière dans *ELVIS PARTI* puis *Sauvages*. En 2017, il compose pour Laurent Plumhans dans *Que reste-t-il des Vivants ?* En 2018, il co-écrit avec la comédienne suisse Claire Deutsch la pièce *Bourbon* présentée à Lausanne, Genève et Sion.

ÉMILY BRASSIER

Créatrice lumière

Émily Brassier étudie les Beaux-Arts à l'ESADSE (Saint Etienne) et poursuit son master 2 à l'École Européenne Supérieure d'Art de Bretagne jusqu'en 2005, puis décroche un post diplôme d'art numérique. Elle développe des installations lumière et vidéo pour différents événements culturels, expositions, concerts, collaborant avec plusieurs collectifs d'artistes visuels, musiciens en France et à l'étranger. En 2010, elle se forme aux techniques du théâtre à Bruxelles au cours d'un apprentissage de trois ans au Théâtre National. Elle poursuit son travail d'éclairagiste en Belgique et à l'étranger, rencontre différents créateurs tels que Jean Lambert, Vincent Hennebicq, Morgane Choupay, Jan Christoph Gockel, Jean Le Peltier, Axel Cornil, Valentin Demarcin, Peeping Tom. Depuis 10 ans, elle collabore étroitement avec Artara (Fabrice Murgia), avec qui elle réalise la lumière de *Daral Shaga* (Operacirque, 2014), *Black Clouds* (2016), *Palazzo Incantato* (Opera, 2020), *La dernière nuit du monde* (2021) et continue de tourner sur ses spectacles. Elle vit et travaille à Bruxelles.



Presse

Vif/L'Express du 06/01/2022, par Estelle Spoto

Après *Histoire de la violence* par Thomas Ostermeier, nos planches accueillent deux nouvelles adaptations des livres d'Edouard Louis : *Qui a tué mon père*, mis en scène par Julien Rombaux, et *En finir avec Eddy Bellegueule*, par la compagnie Gazon/Nève et le collectif La Bécane.

Par Estelle Spoto

Où la confrontation prend corps

En janvier 2014, un écrivain français de 21 ans secouait le milieu littéraire avec un premier roman d'inspiration autobiographique. Dans *En finir avec Eddy Bellegueule*, Edouard Louis retraçait sa jeunesse dans une famille ouvrière picarde. « De mon enfance je n'ai aucun souvenir heureux », commençait-il. À l'instar du sociologue Didier Eribon – à qui l'ouvrage est dédié – et de son *Retour à Reims*, mais cette fois dans un roman et non un essai, le jeune transfuge de classe décrivait le milieu précaire dont il était issu et qu'il avait quitté pour vivre sa différence, son homosexualité, éclairant de sa voix singulière des franges de la société habituées à rester dans l'ombre, et silencieuses. Une voix dont le théâtre, avec sa vocation à rendre visible l'invisible, n'a pas tardé à s'emparer. « Le théâtre est peut-être l'endroit où on peut dire et montrer. Le lieu où la littérature de confrontation peut prendre corps », déclara d'ailleurs Louis lui-même. Cet hiver, deux adaptations voyagent en Wallonie et à Bruxelles, où se joue en outre le monologue en néerlandais



L'œuvre d'Edouard Louis se prête particulièrement à l'adaptation sur scène.

Wie heeft mijn vader vermoord, du maître flamand Ivo van Hove (au Kaaitheater, les 11 et 12 février).

SCHEMAS DE PENSÉE

« Je finissais de monter *Love & Money* de Dennis Kelly, au Théâtre de Poche, quand je suis tombé dans une librairie sur *Qui a tué mon père*. J'ai lu les premières pages et ça résonnait très fort avec ce que j'ai pu connaître », se souvient Julien Rombaux à propos du troisième roman d'Edouard Louis, sorti en 2018, que le jeune metteur en scène a adapté et monté avec Philippe Grand'Henry dans le rôle du père et Adrien Drumel dans celui du fils (1).

« Je ne me reconnais pas sur tous les points, poursuit-il. Je ne suis pas homosexuel, je n'ai pas vécu dans la pauvreté extrême, mais je suis né à La Louvière, j'ai grandi à Binche, j'ai étudié à Charleroi et au Conservatoire de Liège et je pense qu'il y a beaucoup de liens avec la région où est implanté le texte, les anciens bassins sidérurgiques, les charbonnages. Je reconnais cette mentalité assez virile, machiste, que

même les femmes peuvent avoir. Je reconnais ces gens à qui on ne laisse pas la possibilité de s'élever, parce qu'il faut garder tout le monde à sa place. *Qui a tué mon père* est un portrait du père de l'auteur, dont la dernière partie, politique, vient éclairer le fait qu'il est prisonnier du rôle qu'on lui a donné, de certains schémas de pensée ancrés dans le monde ouvrier. Le fils essaie de comprendre pourquoi il a agi comme ça plutôt que de lui dire qu'il est coupable. Et à la fin de la discussion, le père est transformé. »



Scènes

« C'est le contexte social qui en fait des personnages à fleur de peau, maladroits, qui ont l'air violents », relève pour sa part Thibaut Nève, dramaturge de la version d'*En finir avec Eddy Bellegueule* (2) montée par la compagnie qu'il dirige avec Jessica Gazon, en collaboration avec le collectif La Bécane. Celui-ci réunit Janie Follet, Sophie Jaskulski et Louise Manteau, trois comédiennes formées en Belgique mais originaires des Hauts-de-France, la région natale d'Edouard Louis. « Ces trois actrices ont vécu les rapports de force que décrit l'auteur et c'était extrêmement précieux, parce qu'on a pu trouver chez elles des résonances autobiographiques », poursuit Thibaut Nève. Il y a des morceaux du roman qu'on a ramenés à leur propre vécu, en gommant un peu le rapport vrai-faux. » Avec la particularité, dans cette adaptation, que les trois comédiennes, auxquelles s'ajoute le Dinantais François Maquet, se partagent le rôle du narrateur, inversions de genres compris.

DES PHRASES QUI CLAQUENT

« Si ce texte était un texte de théâtre, c'est avec ces mots-là qu'il faudrait commencer : "Un père et un fils sont à quelques mètres l'un



En finir avec Eddy Bellegueule met en scène trois comédiennes originaires des Hauts-de-France. Le récit a pour elles des résonances autobiographiques.

Le théâtre a été pour Edouard Louis une porte de sortie, son ascenseur vers un autre milieu.

de l'autre dans un grand espace, vaste et vide". » Telle est la première phrase de *Qui a tué mon père*, « un roman tout de même assez conscient de sa dimension théâtrale », note Julien Rombaix, parce qu'écrit à l'invitation du comédien français Stanislas Nordey, qui a incarné ce texte en 2019 dans sa propre mise en scène, au Théâtre de la Colline.

Si *En finir avec Eddy Bellegueule* n'a pas été écrit avec la scène en ligne de mire, Thibaut Nève en souligne le côté théâtral. « Dans ce roman, il y a de nombreuses parties dialoguées, il y a de vraies répliques, précise-t-il. Et quand on passe de l'écrit à l'oral, quand on lit à haute voix certains passages qui, sur papier, donnent froid dans le dos, ça devient presque de la comédie. À l'oral, il y a vraiment des phrases qui claquent, et l'humour est au bout. Parfois au bout de six ou sept phrases, mais l'humour est vraiment là. Il y a quelque chose qui déplace le spectateur, parce que c'est trop fort, c'est trop grand, alors on rit. C'est très

clair en particulier pour le père et la mère. Au final, ce sont des personnages pour lesquels on a beaucoup de tendresse. Dès qu'on les donne à entendre, on a presque envie d'aller vers eux et de les serrer dans nos bras. »

Autre lien, pas formel celui-là mais non négligeable, et qui explique peut-être l'engouement du théâtre pour Edouard Louis : comme l'auteur le raconte à la fin d'*En finir...*, dans son parcours, le théâtre a été sa porte de sortie, son ascenseur vers un autre milieu. C'est le théâtre qui l'a sauvé. Le théâtre lui en sait gré de le reconnaître et de le faire savoir. **V**

(1) *Qui a tué mon père* : à la Maison de la culture de Tournai les 11 et 12 janvier, à l'Ancre à Charleroi du 2 au 4 février, au Manège à Mons du 8 au 10 février, au Théâtre de la Vie à Bruxelles du 15 au 26 février.

(2) *En finir avec Eddy Bellegueule*, à la Maison de la culture de Tournai du 8 au 10 février, au Manège, à Mons, les 16 et 17 février, à l'Ancre, à Charleroi, du 23 au 25 février, à la Venerie, à Bruxelles, les 13 et 14 mai.



Qui a tué mon père, avec Philippe Grand'Henry dans le rôle du père et Adrien Drumel dans celui du fils.

PIERRE-YVES JOTRAY

Presse

Le Soir du 16/01/2022, par Catherine Makereel

01/02/2022, 15:40

«Qui a tué mon père»: Sarkozy m'a tuer. Macron, Michel, Di Rupo aussi - Le Soir

«Qui a tué mon père»: Sarkozy m'a tuer. Macron, Michel, Di Rupo aussi

Humiliation de la pauvreté, violence des rapports familiaux, corps brisés par les politiques : « Qui a tué mon père » chronique le mépris social ordinaire mais aussi l'amour désespéré d'un fils. Tout simplement chavirant ! Copieusement à l'affiche, Edouard Louis traduit une gronde certaine.

Article réservé aux abonnés



Philippe Grand'Henry et Adrien Drumel sont ce père et ce fils qui se cherchent, se frôlent mais ne se trouvent pas. - Pierre-Yves Jortay



Critique -

Par **Catherine Makereel** ([/3773/dpi-authors/catherine-makereel](https://www.lesoir.be/3773/dpi-authors/catherine-makereel))

Publié le 16/01/2022 à 16:06 | Temps de lecture: 4 min

J'écris de chez les moches », se targue Virginie Despentes dans *King Kong Théorie*. On écrit tous de quelque part. Edouard Louis, lui, écrit de chez les cassés. De chez ces êtres à qui le politique réserve une mort précoce. De chez celles et ceux qui vivent dans des cuisines étriquées avec nappes cirées et mauvais café servi dans des bols de petit-déjeuner. De chez ces vies en périphérie que personne n'a vraiment envie de voir ou d'entendre. Plus précisément, Edouard Louis écrit de chez son père, depuis une petite ville laide du Nord de la France. C'est là, près de la mer, où son père ne va pourtant jamais, que l'auteur déverse ses souvenirs d'une enfance dans un quart-monde qui ne dit pas son nom, dans un milieu social où l'on se transmet l'usine et l'excès d'alcool de génération en génération, où il est de bon ton de quitter l'école le plus vite possible, comme un acte viril, d'insoumission, qui donne l'illusion de prendre sa revanche sur un système qui n'a jamais vraiment voulu d'eux et tant pis si ce geste les prive d'un autre futur.

01/02/2022, 15:40

«Qui a tué mon père»: Sarkozy m'a tué. Macron, Michel, Di Rupo aussi - Le Soir

Qui a tué mon père est un cri qu'Edouard Louis balance comme on jette une bouteille à la mer, en espérant qu'un metteur en scène la repêche. D'abord entendu par Stanislas Nordey, qui l'a joué lui-même sur scène, puis par Thomas Ostermeier qui a fait jouer Edouard Louis dans son propre rôle, c'est aujourd'hui au tour de Julien Rombaux, chez nous, de mettre en scène cette plongée autobiographique au cœur de la honte sociale, doublée d'un pamphlet contre des énarques déconnectés de la réalité des plus démunis, des politiques aveugles aux effets de leurs mesures sur ces vies à la périphérie.

Si proches et si loin

Sur la scène de la Maison de la Culture de Tournai, où nous avons découvert le spectacle, deux portes de garage nous toisent, emblème de deux mondes si proches et pourtant séparés par un mur infranchissable. D'un côté, un père mutique, broyé par l'usine, enfermé dans une destinée prolétaire, et de l'autre, un fils qui a grandi dans cette famille où l'on ne savait pas se parler sans s'engueuler, où son homosexualité était sans cesse rabrouée (voire pire), mais qui s'en est extrait pour devenir cet enfant prodige de la littérature française dès la sortie de son premier roman, *En finir avec Eddy Bellegueule*. Il fallait toute la sensibilité et la palette nuancée du génial Adrien Drumel pour incarner ce transfuge de classe et ses élans contraires, entre tendresse maladroite pour un père qui lui restera à jamais étranger, et froide colère contre les Chirac et Sarkozy de ce monde, qui se sont succédé pour détruire ce même père et tous ses pairs, tout comme les Michel, Di Rupo et Vande Lanotte dans un texte auquel Julien Rombaux a ajouté des accents belges.

Un silence têt

Avec sa présence androgyne, Adrien Drumel rappelle Edouard Louis, et sa désarmante timidité sous laquelle couve une rage implacable, mais parvient aussi à le faire oublier. Hypnotique, il nous emporte dans la houle émotionnelle d'un fils désemparé qui se souvient des humiliations quotidiennes. L'angoisse du père d'être différent des autres à cause de l'argent, son obsession pour la masculinité, sa façon de détester la joie, comme une manière de contrôler son propre malheur, le sort qui s'acharne quand un camion explose sa voiture, celle-là même qui l'emmène à l'usine tous les jours. La charge est d'autant plus poignante que ce père usé est là, sur scène, trébuchant son corps fatigué dans un silence têt. A ce jeu, tout en regards

Presse

01/02/2022, 15:40

«Qui a tué mon père»: Sarkozy m'a tué. Macron, Michel, Di Rupo aussi - Le Soir

bourrus et errements fantomatiques, Philippe Grand'Henry s'avère parfait. En près d'une heure et demie, père et fils se chercheront, se frôleront, mais ne se trouveront jamais vraiment.

Dans de planantes compositions musicales, Camille-Alban Spreng habille d'une mélancolique douceur cette rencontre de la dernière chance. Sous le matronage de Lana del Rey ou Céline Dion, de timides tentatives de réconciliation s'ébaucheront avant que ne tombent, sans détours, les accusations contre ces politiques qui, à coups de révision du RMI, réforme du Minimex, mesures d'exclusion du chômage ou recul de l'âge de la retraite, impriment leur nom dans les corps des pauvres, comme on incise une plaie déjà tant de fois éprouvée. « Pour les dominants, la politique est une question esthétique. Pour nous, c'était vivre ou mourir, » résume Edouard Louis.

Du 2 au 4/2 à l'Ancre, Charleroi. Du 8 au 10/2 sur Mars, Mons. Du 15 au 26/2 au Théâtre de la Vie, Bruxelles.

Mettre en scène la honte sociale

Par [Catherine Makereel \(/3773/dpt-authors/catherine-makereel\)](#)

Art bourgeois, le théâtre ? Ce cliché a la vie dure. Pourtant, un simple coup d'œil à la saison suffit à déconstruire cette image d'une scène en Louboutin, les yeux rivés sur des destins privilégiés. Prenez *Iphigénie à Splott*, et sa guerrière sacrifiée sur l'autel des politiques d'austérité. Ou encore *Incandescences*, portée par une jeunesse issue des quartiers populaires. Mais aussi *Paying for it*, dédiée aux travailleurs et travailleuses précaires du sexe, ou *Mawda*, dénonçant une justice et une police de classe. Mais s'il est un univers emblématique d'une scène muée en reflet de cette gronde sociale qui monte, qui monte, c'est aussi et surtout celui d'Edouard Louis. Devenu une icône générationnelle, l'auteur français s'attelle à rendre visible les invisibles. Comme Annie Ernaux et Didier Eribon avant lui, ce fils d'ouvrier se penche sur les corps oubliés, exploités, broyés par la violence des institutions sociales. Une œuvre engagée, aujourd'hui largement plébiscitée par le théâtre belge. Outre Julien Rombaux qui met en scène *Qui a tué mon père*, Jessica Gazon s'empare d'*En finir avec Eddy Bellegueule* (les 16 et 17/2 à Mars Mons et du 23 au 25/2 à l'Ancre, Charleroi), récit autobiographique qui a propulsé Edouard Louis au rang de star littéraire. A Mons, Mars consacre d'ailleurs un focus à l'écrivain en programmant les deux pièces précitées. En Flandre aussi, cette dénonciation des injustices sociales fait mouche, notamment au Kaaaitheater où Ivo Van Hove monte lui aussi *Qui a tué mon père* (les 11 et 12/2) avec Hans Kesting,

<https://www.lesoir.be/418300/article/2022-01-16/qui-tue-mon-pere-sarkozy-ma-tuer-macron-michel-di-rupo-aussi>

3/4

01/02/2022, 15:40

«Qui a tué mon père»: Sarkozy m'a tué. Macron, Michel, Di Rupo aussi - Le Soir

seul sur scène pour porter ce récit brûlant sur le mépris social. Parce que le théâtre, comme la littérature, n'est pas un cocon éthéré, préservé de la disgrâce du monde, mais un miroir de toutes les réalités.

<https://www.lesoir.be/418300/article/2022-01-16/qui-tue-mon-pere-sarkozy-ma-tuer-macron-michel-di-rupo-aussi>

4/4

Le Soir du 04/01/2022, par Catherine Makereel

01/02/2022, 15:39

«Qui a tué mon père»: ne pas détourner les yeux de la violence sociale - Le Soir

«Qui a tué mon père»: ne pas détourner les yeux de la violence sociale

A l'instar de Stanislas Nordey et Thomas Ostermeier en France, ou encore Ivo Van Hove en Belgique, Julien Rombaux met en scène « Qui a tué mon père », brûlot d'Edouard Louis sur le mépris de classe.

Article réservé aux abonnés



Julien Rombaux : « Le temps de la honte est passé, c'est le moment de transformer cette honte en colère. » - Pierre-Yves Jortay



Critique -

Par **Catherine Makereel** ([/3773/dpi-authors/catherine-makereel/](https://www.lesoir.be/3773/dpi-authors/catherine-makereel/))

Publié le 4/01/2022 à 11:52 | Temps de lecture: 4 min

P our les dominants, le plus souvent, la politique est une question esthétique : une manière de se penser, une manière de voir le monde, de construire sa personne. Pour nous, c'était vivre ou mourir, écrit Edouard Louis dans *Qui a tué mon père*, sorte de *J'accuse* où l'écrivain dénonce la haine sociale envers les exploités du système français. Après *En finir avec Eddy Bellegueule*, où le transfuge de classe racontait la violence qui a imprégné son enfance dans un quart-monde hostile à son homosexualité, le jeune homme continue son « art de la confrontation », se penchant cette fois sur le sort de son paternel, emblématique des corps brisés par le mépris des élites pour les classes populaires.

Déjà mis en scène par Stanislas Nordey et Thomas Ostermeier, ce pamphlet a aussi séduit Ivo Van Hove, qui montera sa propre version au Kaaaitheater en février. De quoi cet engouement est-il le nom ? Comment expliquer que, dans la même saison, on pourra découvrir *En finir avec Eddy Bellegueule*, dans une mise en scène de Jessica Gazon, et *Qui a tué mon père*, monté par Julien Rombaux ? « La question de la violence sociale ressort dans le débat, notamment depuis les gilets jaunes, analyse ce dernier. Les gens ont besoin de mettre des mots sur cette colère, de

Presse

01/02/2022, 15:39

«Qui a tué mon père»: ne pas détourner les yeux de la violence sociale - Le Soir

désigner les responsables de cette violence sociale. Le temps de la honte est passé, c'est le moment de transformer cette honte en colère », poursuit Julien Rombaux qui fait des ponts avec d'autres pièces comme *Iphigénie à Splott*, révélation théâtrale de la rentrée, dans laquelle Gwendoline Gauthier (collaboratrice artistique de *Qui a tué mon père*) incarnait une guerrière sacrifiée sur l'autel des politiques d'austérité. Julien Rombaux y voit un même désir de regarder en face ce sentiment de honte éprouvé par les classes populaires. Lui qui a aussi mis en scène Dennis Kelly (et son théâtre « in your face ») entend confronter le spectateur pour ne plus le laisser détourner les yeux.

Des accents belges

D'autant que le metteur en scène se retrouve en partie dans l'histoire d'Edouard Louis : « Je ne suis pas issu d'un milieu aussi pauvre mais je reconnais mes parents dans le non-accès à l'éducation et à la culture, dans cette vie guidée par le besoin de travailler pour faire vivre une famille. Ils n'ont pas pu rêver à une autre vie que celle de quitter l'école pour travailler. Mon père est engoncé dans les mêmes schémas de pensée, faits de machisme notamment, mais ils se sont battus pour offrir une autre vie à leurs enfants. Par leurs sacrifices, ils m'ont permis d'étudier, ce qui a eu pour effet de m'éloigner d'eux. »

Si le texte d'Edouard Louis est ancré dans l'histoire française, Julien Rombaux lui a insufflé quelques couleurs belges « Ce qui est à l'œuvre dans la politique française n'est que le reflet d'une Europe qui se droitise, d'où l'envie de belgiciser par endroits le texte. On y parle autant de Vandenbroucke ou de Vande Lanotte que de Sarkozy. Je ne voulais pas que le spectateur puisse se cacher, peinard, derrière le fait que ça se passe en France. »

Accompagnés d'un musicien (Camille-Alban Spreng) sur scène, Philippe Grand'Henry et Adrien Drumel incarnent le père et le fils, l'un cassé par le travail à l'usine, par des élites déconnectées de la réalité des plus démunis et par un plafond de verre qui l'écrase à même son milieu social d'origine, et l'autre, révolté par la violence des institutions. Au-delà de la charge politique, tous deux font entendre une atypique déclaration d'amour, où perce aussi l'espoir.

Les 11 et 12/1 à la Maison de la Culture de Tournai. Du 2 au 4/2 à l'Ancre, Charleroi. Du 8 au 10/2 sur Mars, Mons. Du 15 au 26/2 au Théâtre de la Vie, Bruxelles.

Représentations

11 > 12/01/22

maison de la culture de Tournai/maison de création

2 > 4/02/22

L'ANCRE - Théâtre Royal, Charleroi

8 > 10/02/22

Mars - Mons arts de la scène

15 > 26/02/22

Théâtre de la Vie, Bruxelles

Contact presse

Marina Misovic



marina@theatredelavie.be
Théâtre de la Vie
Rue traversière 45
Saint-Josse-ten-Noode
02 219 60 06



THÉÂTRE DE LA VIE